

# AMANDA

De Mikhaël Hers

# Télérama



## Un mélodrame magnifique sur l'apprivoisement de deux êtres.

David jongle avec nonchalance entre deux jobs alimentaires. Il va aussi chercher, au pas de course car toujours en retard, sa nièce Amanda à la sortie de l'école, pour aider sa sœur, Sandrine, prof d'anglais au lycée Arago et jeune mère célibataire. Les trois membres de la famille Sorel paraissent heureux et unis malgré un quotidien pas toujours simple, mais régulièrement égayé par les Paris-Brest de la boulangerie et les chansons d'Elvis Presley. C'est le début de l'été. La saison des pique-niques. Ce soir-là, David est retenu à la gare de Lyon pour accueillir des locataires. Sandrine et Léna, une voisine avec qui il commence à flirter, sont déjà parties au bois de Vincennes. Quand David les rejoint d'un coup de vélo, sa vie, et le film, bascule: des terroristes islamistes ont fait un carnage sur la pelouse.

En injectant, pour la première fois, du réel dans son univers ouaté et jusqu'ici volontairement déconnecté de la laideur de l'actualité, Mikhaël Hers opère une forme de changement dans la continuité. A sa façon : par petites touches, toujours avec une infinie délicatesse. Après deux films transpercés par la mélancolie, le cinéaste du temps perdu assume un mélodrame pur et dur sur la délicate gestion du chagrin. Dans *Amanda*, film de la maturité, il aborde frontalement des effusions qu'il avait l'habitude de laisser hors champ ou d'éviter pudiquement au moyen d'ellipses. La scène, tant redoutée, d'annonce de la mort de Sandrine à sa fille, sur le banc d'un square désert, est bouleversante de simplicité.

Point de bascule du récit, l'attaque terroriste reste circonscrite à deux ou trois très courtes scènes avant d'être évacuée pour laisser au film le temps de développer son vrai sujet : la paternité accidentelle. Orphelin de père et brouillé avec une mère qui a abandonné le foyer sans donner signe de vie pendant dix ans, David, « *adulescent* » de 24 ans (Vincent Lacoste, très convaincant dans son premier grand rôle dramatique), se retrouve du jour au lendemain à devoir gérer son propre deuil et la vie d'une enfant de 7 ans. Epaulé par une tante bienveillante, David a bien du mal à s'improviser papa et à reconstruire en même temps la fragile relation avec Léna, son amoureuse, rescapée mais traumatisée.

Fidèle à son habitude de laisser ses personnages dénouer leur douleur et leurs conflits à l'air libre et en mouvement, Mikhaël Hers envoie David et Amanda arpenter l'Est parisien. Succession de scènes de la vie quotidienne d'une douce banalité où, pour réapprendre à s'aimer, les paroles échangées comptent moins que les sensations revenues. Jusqu'à cette déterminante excursion londonienne au stade de Wimbledon pour assister à la symbolique « *remontada* » d'un joueur de tennis à la peine. A chaque point gagnant, des larmes de joie sur les joues d'Amanda et sur les nôtres. Dans les yeux embrumés de la blonde orpheline, on peut enfin lire le mot qui lui faisait défaut. **Revivre.**

Jérémie Couston

# AMANDA

De Mikhaël Hers

## Le Monde

**Tout en retenue et délicatesse.**

Trois ans, presque jour pour jour, après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, sort en salle le nouveau long-métrage de Mikhaël Hers, *Amanda*. L'histoire précisément de personnages dont la vie bascule à la suite d'une fusillade dans un parc de la capitale. La nature de l'évènement ravive autant qu'elle la prolonge l'onde de choc de la tragédie. Elle dispense aussi au film un caractère dramatique que le cinéaste réussit à éprouver avec retenue et délicatesse. A cet endroit, néanmoins, s'arrête la correspondance que l'on pourrait vouloir établir entre *Amanda* et les faits ayant réellement existé. Car si l'attentat sert bel et bien de point de départ et de cadre au film, il n'en constitue pas le sujet. Ce qui le conduit, c'est la mise en observation frontale du deuil – le travail des survivants et le chagrin. L'ampleur de la catastrophe engageant ici, à la fois, l'individu et le collectif. [...]

Il n'est pas de remède miracle pour se sortir d'une telle épreuve. Il en existe en revanche pour préserver un film de l'ornière mélodramatique qu'un tel drame sous-tend. Mikhaël Hers en fait la démonstration dans *Amanda*, comme dans chacun de ses films, où il prend soin d'arrimer son sujet à des lieux précis et à des séquences de la vie quotidienne. A l'intérieur de cette citadelle dont il a posé les remparts, le cinéaste n'esquive ni ne tait rien. La détresse et les larmes de David au milieu de la foule grouillante d'une gare, la colère d'Amanda à propos d'une brosse à dents, les phases de découragement trouvent leur place, par touches successives, dans un panorama plus large qui emporte l'histoire vers un autre courant. Celui de Paris, où la vie continue, où les terrasses de café sont pleines, où les rues défilent à la grâce d'une promenade à bicyclette. Mais où, aussi, les choses ont changé.

Parcs fermés au lendemain de l'attentat, portiques de sécurité dans les lieux publics, présence militaire s'affichent comme les indices d'une époque dont le film se fait le témoin. **Dans ce climat de violence et de fragilité, le cinéaste tire une élégance qui lui est propre. Une pudeur qui se manifeste à travers un art de l'ellipse et de la respiration dont on ne peut que lui savoir gré.** Ainsi voit-on dans ces échappées belles qui parcourent le film – sur les hauteurs de Périgueux ou dans l'enceinte de Wimbledon – le signe d'une politesse, une autorisation à souffler. Et c'est alors seulement, à l'issue de ce trajet commun, que Mikhaël Hers s'accorde enfin le lâcher-prise. Dans un final mélodramatique parfaitement assumé, où, sur le visage d'Amanda, s'inscrit, à travers les larmes et le rire, tout le chemin parcouru.

Véronique Cauhapé

# AMANDA

De Mikhaël Hers

## les Inrockuptibles

**Le portrait d'une double résilience,  
dessinée avec une finesse de trait impressionnante.**

Inutile de tortiller dans le silence d'un non-dit exorbitant sous prétexte de ménager le suspens. *Amanda* est une évocation des attentats parisiens du 13 novembre 2015. Plonger le fer de la fiction dans le feu d'un évènement monstre. Tenter l'imaginaire après tant de commentaires à chaud, sentimentaux ou déplacés, tant d'analyses à froid, savantes ou triviales. Proposer une autre vision après la pléthore d'images qui nous a incarcérés dans le vide de l'actualité en boucle. Autrement dit, oser le romanesque comme réponse, voire comme riposte.

Le film de Mikhaël Hers accomplit cet effort, mais loin d'enfoncer des portes ouvertes (pitié, compassion), il ouvre des fenêtres par où s'engouffre un appel d'air inédit. Les attentats à l'aune de l'ordinaire. Préposé à cette banalité, David, un jeune Parisien qui vaque au gré d'un emploi du temps compliqué. Un jeune homme de son temps, beau comme toute jeunesse est belle. Dans le rôle, Vincent Lacoste fait formidablement l'affaire. Parce qu'on le reconnaît comme un proche, un bel ami, un jeune frère.

C'est un film qui réfléchit à ce qu'il filme, en doute heureusement, et qui surtout nous invite à augmenter cette réflexion et ces doutes, en aparté de nos vies particulières. Au croisement de la peur et de la pudeur, à une distance qui est celle, déontologique, de la caméra, David a raté quelque chose qui l'a raté. Le film entre dans nos têtes et nos corps, on revit ce même effet retard qui fut notre état au soir du 13 novembre 2015 : sidération des affects, suspension de la pensée. Un temps mort, opaque et silencieux, qui dure toujours comme une crainte rampante, fantasmée ou tangible. Quel citoyen des villes pourrait prétendre aujourd'hui qu'il n'y pense jamais, qu'il ne sursaute pas à la moindre pétarade ?

*Amanda* remet de la vie dans cette inquiétude à petit feu. Par la grâce d'un duo qui improvise sa conjugalité : David, 24 ans, et sa nièce Amanda, 7 ans. Le premier en deuil de sa sœur, la seconde orpheline de sa mère. David va s'occuper d'Amanda. Amanda va s'occuper de David. Tour à tour exaspérés et confiants, mélancoliques et joyeux. Mais sans jamais se lâcher la main, inventant un pays où il ferait bon habiter. La douceur partagée comme utopie, la bienveillance mutuelle comme horizon. ***Amanda nous pique au cœur, comme nous cueille la jeune actrice Isaure Multrier, incarnation bouleversante, jusqu'à une épiphanie finale qui la cadre, radieuse, gorgée d'avenir. Mais ne secouez pas trop cette enfant qui résume l'enfance, son corps est plein de larmes.***

Gérard Lefort

# AMANDA

De Mikhaël Hers

## Le Journal du Dimanche

**Un film pudique et plein de vie sur le deuil dans une capitale résiliente.**

Mikhaël Mers aime Paris, et à l'écran, Paris le lui rend bien. Il filme la capitale dans ses atours les plus simples, son ordinaire le plus étincelant. Des parcs, des cafés, un Paris du quotidien à la beauté quasi anodine que les personnages d'*Amanda*, son troisième long métrage, sillonnent à pied ou à vélo, bercés par la douceur de l'été. Leur légèreté est bientôt mise à mal par une tragédie. David a 24 ans et cumule les petits boulots, cultivant son insouciance adolescente. Très proche de sa sœur aînée, mère célibataire d'une gamine de 7 ans, il voit son monde s'effondrer lorsque celle-ci décède brutalement. Le voilà chargé de panser les plaies invisibles d'Amanda, sa nièce, alors que les siennes sont béantes. Dans son précédent film, *Ce sentiment de l'été*, Mikhaël Hers retraçait déjà, dans une atmosphère tout aussi solaire, les différentes étapes du deuil. Ici, il s'agit à la fois d'une reconstruction et d'une formation, son héros immature étant contraint par le sort d'assumer une responsabilité à laquelle il n'est pas préparé.

Le cinéaste met en scène ce double cheminement avec une rare délicatesse - il semble même danser sur un fil tant son récit pourrait céder au pathos ou au réalisme glacé. Car ses protagonistes sont traversés par des sentiments contrastés. Il y a la douleur inhérente au deuil, bien sûr, cette cruelle absence que rien ne semble pouvoir combler. Et il y a la joie, les moments de complicité partagés entre deux solitudes naissantes qui s'apprivoisent pas à pas pour mieux remonter la pente. « *Tu penses pouvoir réussir à me supporter tous les jours ?* », demande David à Amanda. « *On verra bien...* », répond la fillette avec son mélange de sincérité et d'espièglerie enfantines.

Si *Amanda* nous bouleverse particulièrement, c'est qu'il s'inscrit avec délicatesse dans un contexte qui appartient à notre mémoire collective : les attentats du 13 novembre 2015. Ici, c'est une tuerie dans le bois de Vincennes. Pas de violence, juste quelques secondes et des plans fugaces. Assez pour raconter un drame et des existences qui basculent. Chacun se souvient de ces lendemains qui déchantent, de ce Paris soudain presque déserté et plongé dans l'incompréhension, la peur. Mais aussi la vie qui continue. C'est ce qui intéresse par-dessus tout Mikhaël Hers, qui dévoile par petites touches les promesses que recèle l'ordinaire. **Sa mise en scène est aussi sobre qu'élégante, ses personnages sont parfaitement dessinés, et les comédiens qui les incarnent, d'une troublante sincérité. Face à la très jeune Isaure Multrier, parfaitement dirigée, Vincent Lacoste, tout en nonchalance touchante, démontre une nouvelle fois qu'il peut tout jouer.**

# AMANDA

De Mikhaël Hers



**Une fiction impressionniste qui bouleverse en profondeur.**

Paris, de nos jours. David, 24 ans, enchaîne les petits boulots et semble se satisfaire de son quotidien bohème et insouciant. Sa vie bascule quand sa sœur aînée meurt après un attentat. En charge de la fille de cette dernière, Amanda, 7 ans, David est contraint d'envisager l'existence avec un tout autre regard. Le travail du deuil, la reconstruction, le passage à l'âge adulte à marche forcée, avec de tels sujets, la plupart des réalisateurs en activité n'auraient pas lésiné sur les larmes et l'excès de grands sentiments.

Dans *Amanda*, Mikhaël Hers, cinéaste pudique et déjà auteur en 2015 du remarquable *Ce sentiment de l'été*, évite tous les pièges avec élégance. En confrontant au pire ses deux héros ordinaires, le réalisateur signe un film tout en ellipses et en délicatesse. Mikhaël Hers, soucieux de ne pas jouer avec des références évidentes et terriblement spectaculaires, a inventé un attentat fictif dans son film et ne s'attarde pas, façon voyeur, sur les corps meurtris des victimes. Ce qui le passionne ? L'après-traumatisme et les efforts des proches des défunts pour s'inventer un présent et un avenir, malgré la chape de plomb de la douleur.

En toile de fond – omniprésente, mais pas ostentatoire – le Paris post-attentats, avec ses peurs, ses crispations, ses tensions souterraines. Toujours à la bonne distance de ses protagonistes et en premier lieu de David, interprété magistralement par Vincent Lacoste, Mikhaël Hers met en scène un film qui étonne par sa justesse et son étrange douceur. « *Je souhaitais parler du Paris d'aujourd'hui, raconte-t-il, et capturer quelque chose de la fragilité, de la fébrilité et de la violence de l'époque.* » Ce « *quelque chose* », sur l'écran, s'incarne dans **une histoire infiniment subtile.**

Olivier de Bruyn

# AMANDA

De Mikhaël Hers

## CAHIERS DU CINEMA

**Une émotion fine, tenue, discrète,  
court tout au long de ce film qui ne cède à aucune lourdeur.**

C'est l'histoire de David et d'Amanda, celle d'un jeune homme qui vit au jour le jour et de sa nièce, orpheline de sept ans, qui vont apprendre à vivre ensemble, s'adopter mutuellement. Il y a dans le film une attention particulière au rythme, aux rythmes – transformation lente ou épisodes quotidiens, joie retrouvée ou soudaines dépressions, scansion du récit par les lieux et les déplacements (Paris est au cœur du film), là encore quotidiens ou plus importants. Il y a aussi une volonté d'incarner toujours une forme de mouvement et de travailler l'émotion comme une vibration continue, aidée par la légèreté miraculeuse de Vincent Lacoste et sa belle relation, à l'écran, avec Isaure Multrier. Le duo se soutient autour d'un trajet inverse : le jeune homme fébrile et éparpillé apprend à se lester d'un centre de gravité ; l'enfant combative, chagrin retranché à l'intérieur, chemine vers un lâcher-prise. Les deux s'ouvrent, l'un vers l'autre et l'un par l'autre. **Le fait est que l'on s'attache très vite aux pas de ce grand garçon et de cette petite fille.**

Le film réussit des scènes qui disent aussi combien Mikhaël Hers loge précision et légèreté à des niveaux très différents du récit : l'annonce, grave, très simplement filmée, de la mort de sa mère à l'enfant, une brusque montée de colère d'Amanda autour des brosses à dents et la façon piteuse, presque comique dont David se rattrape – et finalement tous les moments où se déplace, s'ajuste la relation de David et Amanda. Mais il faut citer aussi la fin à Wimbledon, qui révèle une tension mélodramatique parfaitement assumée. Un rapport se fait jour entre un grand mouvement composé et mille détails et petites émotions précises, comme de petits cours d'eau alimentant une rivière.

Et c'est encore cet étoilement que l'on retient non seulement comme la forme, mais comme la force du film : autour de David et Amanda, les temps différents de la relation amoureuse ou celui du retour vers une mère disparue dans l'enfance façonnent encore **un précis des sentiments comme une tectonique subtile** ; à Paris la blessure ouverte puis en sourdine, la présence militaire, l'inconfort d'une course aux appartements, côtoient les glissements à vélo, la beauté des lumières changeantes. Et finalement le film emporte aussi parce qu'il s'attache à montrer les lieux et leurs habitants, touchés symboliquement dans cette sorte de havre que constituent les parcs – et l'on sait combien ils sont un motif essentiel chez Mikhaël Hers – comme **un grand corps palpitant, bien vivant.**

# AMANDA

De Mikhaël Hers

## PREMIERE



**Attention, grande partition.**

David a 24 ans et vit dans une sorte d'insouciance éveillée. Elle s'interrompt brusquement le jour où sa sœur aînée décède, lui laissant le soin de sa nièce de 7 ans. Commence alors pour David un double labeur : faire son deuil avec, greffée au bout de ses doigts, la petite main orpheline d'Amanda qu'il doit gérer comme un père. Différentes femmes (une étudiante, une tante, une mère) vont baliser sa route de reconstruction, sans oublier Amanda, à la fois la plus jeune et la plus proactive car très demandeuse. La réverbération de l'absence, l'été vu comme une saison douloureuse, la marche dans la ville comme un pansement au deuil... Hers retravaille magistralement ses thèmes de prédilection. Ils sont pris en charge par **un Vincent Lacoste ému et émouvant comme jamais, qui poursuit son exploration d'un registre plus adulte**. Il prête à David sa tonalité candide, cette présence au réel décalée, que le heurt de la mort va briser net. Pour l'amener ailleurs. **Plus haut, plus grand.**

Anouk Féral



Cela commence de la manière la plus insouciant qui soit. C'est l'été, à Paris, les gens sont détendus. Au milieu de cette frivolité ambiante, David, 24 ans, jongle entre ses différents petits boulots avec nonchalance. Sa vie bascule lorsque sa sœur aînée décède brutalement dans un attentat. Un évènement qui change radicalement la vie du jeune homme, qui doit s'occuper d'Amanda, sa nièce de 7 ans. Il est très facile de reconnaître la patte de Mikhaël Hers. Une fois de plus, il aborde le deuil, la mélancolie, la jeunesse. La fillette pose sur les autres et le monde un regard à la fois optimiste et résigné. En adoptant son point de vue, le spectateur découvre **un film éminemment contemporain** où le traumatisme des attaques de 2015 est encore vivace. La mise en scène privilégie le hors-champ et la suggestion (l'attentat n'est pas montré), ce qui renforce l'émotion. Mais, surtout, *Amanda*, c'est la révélation d'une toute jeune actrice, Isaure Multrier, épatante, qui tient la dragée haute à Vincent Lacoste, dans l'un de ses rôles les plus matures. En somme, le **long-métrage a de grandes chances de bouleverser son monde.**

Alexis Le Fur